



**HAL**  
open science

# Où passe le lien entre science et politique? Le cas de la cybernétique américaine

Mathieu Triclot

► **To cite this version:**

Mathieu Triclot. Où passe le lien entre science et politique? Le cas de la cybernétique américaine. La vie politique de la science, Mar 2007, Lyon, France. halshs-01628933

**HAL Id: halshs-01628933**

**<https://shs.hal.science/halshs-01628933>**

Submitted on 5 Nov 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mathieu Triclot, « Où passe le lien entre science et politique ? Le cas de la cybernétique américaine », Colloque « La vie politique de la science », 15 Mars 2007, IEP Lyon, France.

## Où passe le lien entre science et politique ? Le cas de la cybernétique américaine

Mathieu Triclot,  
Communication Colloque « La vie politique de la science »,  
15 mars 2007, IEP Lyon

Je vous propose d'aborder la question des rapports entre science et politique en partant de l'analyse d'un cas particulier, le cas de ce mouvement scientifique qui s'est appelé la cybernétique, aux Etats-Unis au tournant des années 1940-1950.

Je crois que le cas de la cybernétique est suffisamment riche pour nous permettre de distinguer plusieurs types d'interactions entre l'activité scientifique et la politique. Je veux commencer par étayer un peu cette idée de la richesse de l'exemple choisi.

Le cas de la cybernétique américaine m'apparaît remarquable pour deux raisons.

D'abord pour une raison que l'on pourrait dire « externe », au sens où la cybernétique est contemporaine du grand bouleversement des structures et des pratiques de la recherche aux Etats-Unis à l'issue de la seconde guerre mondiale et au moment où s'enclenche la guerre froide. On le sait, la science américaine a bénéficié pendant la guerre, de la part du gouvernement et des militaires, d'un soutien à une échelle jusqu'ici inconnue. Le projet Manhattan, le projet de construction de la bombe atomique n'est que la face la plus visible de ces nouveaux rapports entre politiques, scientifiques et militaires.

Or, la cybernétique est sans conteste fille de la guerre. C'est une science qui est issue des programmes de recherche, sur la théorie de la communication, la théorie du contrôle par feedback, la théorie du calcul mécanique, recherches qui ont été menées, au sein du NDRC puis de l'OSRD, c'est-à-dire les agences chargées de piloter l'effort de guerre en matière scientifique. Nous avons donc affaire avec la cybernétique à une science qui est engagée à plein dans les mutations de la politique de la science aux Etats-Unis, au moment de l'entrée dans la guerre froide.

De là une première manière d'envisager les rapports entre science et politique, qui porte de façon tout à fait classique sur les effets qu'une situation politique peut produire dans l'ordre des concepts. Première question : peut-on situer les lieux où la politique interagit avec la logique de la production des concepts scientifiques ? Et, question additionnelle : est-ce que l'on peut faire cela sans rabattre l'ordre scientifique sur l'ordre politique, sans faire des concepts scientifiques de purs reflets de la situation politique ?

Est-ce qu'on peut construire un modèle non réductionniste pour articuler la science et son contexte ?

Je veux essayer de vous montrer que dans le cas qui nous occupe, celui de la cybernétique, il est effectivement possible de repérer le lieu où le contexte politique intervient dans la détermination du texte scientifique, le lieu où texte scientifique et contexte politique interagissent, le lieu où le contexte se replie dans le texte. J'ajoute – thèse additionnelle pour

question additionnelle –que cette influence du contexte politique ne joue pas exactement là où l’attendrait ou bien là où on la situe d’habitude.

A ces premières raisons « externes » de s’intéresser au cas de la cybernétique – c’est-à-dire un contexte particulier dans lequel les formes du rapport entre science et politique sont remises en jeu –, s’ajoute des raisons, qui sont cette fois-ci spécifiques à la discipline cybernétique, des raisons « internes » à l’histoire de la discipline, qui ne tiennent donc plus seulement à un moment et à un lieu particulier des rapports entre science et politique. L’histoire de la cybernétique est en effet marquée par l’engagement politique sans faille de son fondateur, le mathématicien Norbert Wiener. Cet engagement nous renvoie à une deuxième manière d’envisager la question des rapports entre science et politique, non plus au sens de l’action de la politique sur la science, mais au sens de l’action de la science en politique. Autrement dit, peut la science pour la politique ?

Wiener s’est en effet engagé sur toute une série de sujets brûlants à la fin des années 1940 et au début des années 1950, la lutte contre les armes atomiques, la critique de la nouvelle politique de la science, la critique du maccarthisme, un engagement social face aux impacts des nouvelles technologies issues de la guerre, à commencer par l’informatique, etc, etc.

Or, l’engagement de Wiener a ceci de particulier qu’il mobilise à son service les concepts élaborés par la cybernétique dans le champ technique et scientifique, au premier rang desquels les concepts d’information, de communication et de contrôle. Nous avons affaire dans la politique de Wiener à ce que j’ai appelé un encodage informationnel des arguments, à des arguments qui s’énoncent au moyen des concepts développés par la discipline.

Exemples de ces structures argumentatives singulières : « étant donné ce que nous savons de la nature de l’information et de la communication grâce à notre nouvelle science cybernétique, alors il faut revoir de fond en comble le droit des brevets, il faut revenir sur la nouvelle organisation du travail scientifique, il faut privilégier des formes de communication démocratiques et horizontales, il faut en finir avec le maccarthysme, etc, etc. » Wiener transforme ici des propositions techniques et descriptives, en maximes politiques et prescriptives, des valeurs scientifiques et techniques en valeurs politiques.

Se pose donc avec la cybernétique la question de l’usage politique de la science ; qui plus est, dans le cas d’une science « dure », d’une science dont la première œuvre a consisté à unifier les disciplines de l’ingénieur sous les concepts de la physique statistique. Dans quelle mesure une telle science a-t-elle quoi que ce soit à nous dire de fondé en matière politique et sociale ? Lorsqu’au début de *The Human Use of Human Beings*, son grand ouvrage de vulgarisation, Wiener nous explique que « la société ne peut être comprise qu’à travers une étude des messages et des modes de communication qui lui sont propres », ne sommes nous pas en train d’assister à une forme d’annexion scientiste des sciences humaines et sociales par les sciences de l’ingénieur ?

Je veux soutenir ici l’idée que l’usage politique des concepts cybernétiques par Wiener se situe en réalité, contrairement à un certain nombre de lectures courantes, à l’opposé d’une position scientiste. Mieux, l’œuvre de Wiener m’apparaît comme une sorte de contre-usage stratégique des concepts cybernétiques dans le champ politique, contre-usage stratégique qu’il faut distinguer d’un usage scientiste ou technocratique de ces mêmes concepts.

Les années de l’après-guerre voient en effet se développer de nouvelles sciences pour l’action et la gestion, comme la recherche opérationnelle, la programmation linéaire, la théorie des jeux, sciences qui sont souvent fondées sur des modèles formels proches de ceux de la

cybernétique et qui se distinguent souvent par la même référence aux outils du calcul mécanique.

Je crois que l'on ne comprend bien l'usage politique de la science cybernétique chez Wiener que si l'on a ce contexte-là en tête. Et je crois aussi que nous avons tout intérêt à bien comprendre cet usage politique de la cybernétique dans la mesure où il constitue une manière extrêmement originale et féconde de mobiliser les ressources de la science pour l'action.

J'ajoute enfin pour conclure ce temps d'introduction que nos deux questions – celle de l'impact du contexte politique et celle de l'usage politique de la science – s'entrecroisent dans le cas cybernétique ; ce qui en fait toute la richesse. Les deux questions se croisent dans la mesure où le discours politique de Wiener est évidemment une manière de répondre à la situation politique de l'après-guerre, en particulier sur le front de la politique de la science. S'il y a bien un certain impact de la situation politique sur la logique de la production scientifique, on doit s'attendre à ce que cet impact soit en quelque sorte médiatisé par le discours critique et politique de Wiener.

Les ressources de la science cybernétique sont en effet mobilisées de manière réflexive pour peser et agir sur les conditions politiques d'exercice de cette même science cybernétique. Nous avons là quelque chose comme une boucle feedback entre science et politique, ce qui est bien le moins que l'on pouvait attendre en matière de cybernétique.

Je vous propose donc de commencer par aborder cette question de l'usage politique de la science, en essayant de décrypter les différentes figures de l'engagement de Wiener, pour revenir et conclure sur cette question épineuse du rapport entre des concepts scientifiques et une situation politique.

\*  
\* \*

Si on regarde dans le détail la façon dont Wiener s'est engagé politiquement, il me semble que l'on peut discerner trois grandes figures du rapport entre science et politique.

Nous avons d'abord affaire chez Wiener à une première série d'engagements qui s'énoncent en termes de valeurs. Je pense ici en particulier à l'engagement de Wiener contre les armes nucléaires ; mais rentreraient dans le même moule, le travail de Wiener dans les années 1930 pour aider et recueillir les scientifiques européens menacés par le nazisme ou dans les années 1950 son engagement auprès des collègues ou étudiants menacés par le maccarthysme. Ce qui caractérise ce premier type d'engagement que je qualifie d'externe, c'est le fait que Wiener s'engage en tant que scientifique, sur des causes pour lesquelles les scientifiques ont un intérêt particulier, mais qui ne sont pas liées directement à la situation individuelle de Wiener ou à son propre travail scientifique. Wiener n'est pas un expert sur les questions atomiques. Il réagit donc en tant que scientifique, en tant que scientifique reconnu.

L'engagement de Wiener sur ces questions est loin d'être isolé. Nous avons ici affaire à un premier modèle d'engagement au sein d'un mouvement préexistant à l'intérieur de la communauté scientifique. Si nous examinons les positions exprimées par Wiener dans les

nombreux articles qu'il consacre à la question nucléaire, nous constatons que celles-ci ne sont guère éloignées des positions générales de la Federation of American Scientist, la principale organisation au sein du mouvement des savants.

Si la science peut donc être mobilisée dans ce premier schème de l'engagement, c'est moins au nom d'un contenu de savoir propre qu'au nom de l'idée selon laquelle la science implique un certain nombre de valeurs universelles. Ce premier engagement comporte ainsi une discussion sur les valeurs portées par la science, à un moment où ces valeurs sont profondément remises en question par l'expérience de la seconde guerre mondiale. Je n'ai pas le temps de détailler ces choses là, mais on voit ici Wiener faire appel au principe de la libre communication contre les exigences du secret, à l'impératif d'objectivité contre une pensée du court terme ou encore à un principe d'universalité opposé à toutes les formes de nationalisme.

\*  
\* \*

A ce premier modèle de l'engagement, à cette première manière de faire de la science en tant que valeur une ressource politique, s'ajoute chez Wiener un second modèle, qu'on peut appeler le modèle de « la responsabilité de l'inventeur ». J'entends par là ce qui a constitué la majeure partie de l'activisme de Wiener, c'est-à-dire l'engagement sur la question de l'impact social des nouvelles machines cybernétiques, des machines à traiter de l'information.

Si le premier engagement était essentiellement un engagement collectif, le deuxième laisse Wiener seul face à ses responsabilités. Wiener s'exprime, non plus comme un scientifique en général dont les valeurs sont menacées, mais comme le fondateur de la discipline cybernétique ; et cette fois-ci avec une véritable position d'expert concernant l'informatique, les technologies du contrôle et la question de l'automatisation.

De quoi s'agit-il exactement ? Très tôt, à un moment où l'ordinateur au sens moderne n'était encore qu'un concept, Wiener a compris que les ordinateurs ne seraient pas seulement des moulins à nombre, simplement plus rapides et plus souples que les calculateurs existants, mais que les ordinateurs devaient être conçus comme des machines universelles à traiter de l'information. Il s'agit là d'une position remarquable du point de vue de l'histoire de l'informatique, position qui est liée à tout le développement de la cybernétique.

Wiener s'est donc trouvé en position de comprendre très vite que l'ordinateur ne serait pas uniquement utilisé pour produire des calculs scientifiques, mais que la naissance de l'informatique impliquait ce que Wiener considère comme une nouvelle révolution industrielle, une révolution de l'information et de la communication, par différence avec la révolution précédente qui était une révolution de l'énergie. Le cœur de cette nouvelle révolution réside pour Wiener dans la possibilité d'une automatisation intégrale de la production.

Dans les années de l'après-guerre, on voit donc Wiener s'impliquer pour essayer de prévenir les dangers sociaux de l'usine automatisée : Wiener est particulier inquiet de la possibilité d'un chômage de masse.

Sur cette question, il ne s'est pas contenté d'écrire ou d'en appeler à la conscience du public éclairé, mais il a rencontré à plusieurs reprises des dirigeants syndicaux ou des patrons. Il a en particulier échangé toute une correspondance avec Walter Reuther, le dirigeant de l'United Automobile Worker, le syndicat de l'automobile, un des syndicats les plus puissants aux Etats-Unis. Wiener et Reuther ont envisagé la création d'un conseil permanent de veille

technologique, comme on dirait aujourd'hui, regroupant syndicalistes et scientifiques. Cela ne s'est pas fait, pour différentes raisons, mais c'était en projet.

Il faut noter ici que Wiener construit une figure originale de l'expertise qui passe par une critique radicale de ce qu'il appelle le discours du gadget. L'expertise wienerienne prend la forme d'une véritable philosophie de la technique, attachée aux effets de système et aux conséquences à long terme des innovations. Wiener ne croit pas à un progrès technique inéluctable, mais il s'attache à discerner les lieux à partir desquels tout un système technique peut basculer et changer de figure. On a ainsi affaire chez Wiener à un type d'analyse qui est très proche de ce qu'on peut trouver chez le Lewis Mumford de Technique et Civilisation. Le savoir de l'expert prend donc ici une forme tout à fait singulière.

\*  
\* \*

L'intérêt de ce discours axé sur la responsabilité de l'inventeur est qu'il suppose d'articuler à un premier niveau des éléments politiques avec des analyses scientifiques ou technologiques. Mais Wiener est allé beaucoup plus loin dans cette articulation, en particulier dans l'analyse critique qu'il a pu conduire de la nouvelle politique de la science. C'est ici que nous allons trouver des arguments qui sont véritablement construits sur le cœur épistémologique de la cybernétique. Il ne s'agit plus seulement d'évaluer l'impact de certaines innovations technologiques, mais plus profondément de transformer le vocabulaire et les cadres conceptuels de la réflexion politique.

Le texte qui est sans doute le plus représentatif de cet usage politique de la science cybernétique est le dernier chapitre de Cybernetics, le chapitre 8, intitulé « Information, langage et société » et qui porte précisément sur le rapport entre les outils mathématiques, les sciences humaines et l'analyse sociale. Ce chapitre a énormément dérouté ses lecteurs.

Pendant les  $\frac{3}{4}$  du chapitre Wiener développe en effet des analogies entre les machines à traiter de l'information et le fonctionnement de la société : il se livre à des évaluations de calcul de quantité d'information en fonction de la taille et du mode d'organisation des groupes sociaux, etc, etc. Toute cette partie du chapitre repose sur une vaste analogie entre la machine et la société, toutes deux comprises sous le concept d'organisation ; étant donné que l'organisation en cybernétique est toujours le résultat de processus de communication et de traitement de l'information. Autrement dit, la société peut s'étudier comme une authentique machine cybernétique.

Mais, brutalement à la toute fin du chapitre, Wiener se met à expliquer qu'il ne croit pas du tout à l'application pure et simple des mathématiques aux sciences sociales, et in fine à l'analyse politique, et que lorsqu'on le fait, lorsqu'on applique les mathématiques, comme c'est le cas pour la théorie des jeux qu'il critique, c'est toujours à la fois scientifiquement réducteur et politiquement réactionnaire. Sur le fond, Wiener avance plusieurs arguments épistémologiques. Il estime que dans le cas des sciences sociales, on ne peut jamais isoler suffisamment l'observateur de l'objet observé, qu'on ne dispose jamais de séries statistiques suffisamment longues et homogènes pour extrapoler à partir des résultats sans que les hypothèses d'arrière-plan ne viennent tout fausser, etc, etc. Je ne détaille pas les arguments.

Au fond, Wiener a l'air de considérer que la complexité du monde social excède le traitement formel en bonne et due forme. De là la conclusion générale du chapitre selon laquelle « nous ne pouvons pas nous permettre de négliger l'apport des sciences de la nature, mais nous ne devons pas construire d'attentes exagérées quant à leurs possibilités. Nous devons accepter de nous en remettre pour l'essentiel, que cela nous plaise ou non, à la méthode narrative, non-« scientifique » de l'historien professionnel. »

Que peut-on attendre de la cybernétique en matière sociale ? Précisément ce que Wiener livrera dans ses œuvres politiques, c'est-à-dire d'abord des ordres de grandeurs et non des calculs « à la décimale près » qui n'auraient de la rigueur que l'apparence, et ensuite des arguments qui se placent véritablement sur le terrain politique, entendu comme le terrain de la conflictualité sociale. Demander aux mathématiques et aux sciences exactes de résorber cette dimension de conflictualité procède d'une double illusion, tout à la fois épistémologique et politique pour Wiener.

La position de Wiener quant à l'usage des outils cybernétiques en sciences sociales n'est donc pas dénuée de cohérence. Ce que la cybernétique peut fournir c'est une sorte de récit structurant pour détecter les points de conflictualité dans une structure sociale, c'est tout le style des analyses de Wiener. On fait en général reproche à Wiener de son style décousu, de son manque de rigueur dans ses analyses en matière sociale, comme si on devait s'attendre sur ce sujet à une rigueur de style mathématique qu'il est le premier à récuser comme illusoire et superficielle. Au fond les commentateurs notamment reprochent souvent à Wiener d'être moins scientifique qu'il ne l'est. Les concepts cybernétiques peuvent servir à indiquer en matière sociale des directions de recherche et d'action sans fournir un langage formel destiné à résoudre par soi tous les problèmes.

Contre qui les mises en garde de ce chapitre sont-elles dirigées ? Manifestement Wiener a à batailler sur deux fronts à la fois. D'abord contre les attentes d'une partie des représentants des sciences humaines au sein du mouvement cybernétique, ceux là même qui sont des militants actifs de cette organisation qui s'appelle la WFMH, la World Federation for Mental Health. Le but de la WFMH est mettre les sciences humaines au service d'une entreprise de pacification de la vie sociale. Ici nous trouvons une forme de confiance très forte dans les pouvoirs de la science, en l'occurrence des sciences humaines, censées augmenter notre puissance d'agir en matière sociale, dans les mêmes proportions que les sciences physiques pour le monde de la nature.

On voit bien pourquoi les partisans de la WFMH ont pu voir en la cybernétique un allié précieux, qui fournirait à la fois des outils formels performants et un gage de respectabilité. Ce point a été bien établi par le grand historien américain de la cybernétique, Steve Heims, dans son étude des conférences Macy.

Mais il y a aussi dans ce chapitre 8 de façon tout aussi explicite une critique en règle des nouvelles théories de la décision, en tête desquelles la théorie des jeux. Wiener n'a pas de mots assez durs pour condamner ces nouveaux modèles de gestion de la société. La critique de Wiener est à double entrée : d'un côté elle affirme que la théorie des jeux est tout à fait défailante pour aborder les complexités de la vie sociale, de l'autre que l'usage de la théorie des jeux est toujours immoral. La théorie des jeux n'est qu'un instrument d'exploitation supplémentaire destiné à maximiser les profits des « bandits » qui nous gouvernent ! Je cite !

Que fait Wiener dans ce chapitre 8 ? Il est en train de refuser une option qui était encore ouverte en 1948, et que Von Neumann qui appartient aussi au groupe cybernétique n'a pas hésité, lui, à saisir, une option qui consisterait à promouvoir la cybernétique comme une nouvelle science du contrôle au sens politique du terme. C'est d'ailleurs comme cela que la cybernétique sera interprétée une dizaine d'années plus tard en Union Soviétique, c'est-à-dire comme science du gouvernement. Mais, dans le contexte américain, ce que Wiener est en train de faire, c'est de refuser d'aligner l'usage politique des concepts et modèles cybernétiques sur le modèle de ce qui est en train de se mettre en place, au même moment, dans un lieu comme la Rand Corporation, qui prétend offrir aux politiques et aux militaires des théories objectives de la décision et un nouveau modèle pour la pensée stratégique. Ce qui est tout à fait frappant dans le chapitre 8 de *Cybernetics*, c'est l'extraordinaire proximité entre les schèmes conceptuels, et en particulier l'insistance sur la question du traitement de l'information et ce modèle idéal d'un traitement en temps réel des informations en matière sociale. Il n'empêche ; on voit bien que Wiener non seulement s'est refusé à jouer ce jeu, mais qu'il a cherché construire un autre usage, radicalement opposé du point de vue du spectre politique, des notions d'information et de traitement de l'information.

C'est donc en ce sens-là que je vous proposais de concevoir l'usage politique des concepts cybernétiques chez Wiener, comme un contre-usage, à contre-courant des offres de services qui sont faites au même par des scientifiques auprès des militaires, offres qui sont basées sur le mirage épistémologique d'une optimisation de la prise de décision au moyen d'outils formels.

Qu'est-ce que ce premier examen de l'usage politique de la science en cybernétique nous apprend ? Deux choses.

Premièrement, je suis convaincu que l'étude de la cybernétique doit nous inciter à enrichir notre concept de technoscience. Le terme de technoscience est en général utilisé pour pointer cet engagement de la science dans la technique, qui est si typique du 20<sup>e</sup> siècle et de la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle en particulier ; mais il faut bien voir que corrélativement à cet engagement dans la technique, nous avons aussi une forme d'engagement politique et technocratique, via la promotion de nouvelles sciences de la gestion.

Je crois qu'il faudrait faire du concept de technoscience un concept à deux faces pour décrire à la fois l'engagement des sciences dans la technique, thème qui a été repris à son compte par l'épistémologie des années 1980, mais aussi l'engagement technocratique qui reste à mon avis largement à étudier. Sur ces deux versants, il se trouve que la cybernétique a été particulièrement en pointe.

Deuxième leçon. Ce qui me paraît tout à fait remarquable chez Wiener, c'est que nous avons à faire à un usage politique de la science cybernétique tout à fait original, qui n'est ni aligné sur le modèle nouveau de la Rand Corporation ni simplement réactionnaire, c'est-à-dire recommandant le retour à l'ordre ancien. A la limite, c'est la cybernétique elle-même dans son monde de fonctionnement qui est conçu par Wiener comme un modèle alternatif de la pratique scientifique, y compris avec une composante utopique non négligeable. Je crois que la cybernétique nous offre une sorte d'image dialectique de la situation des technosciences, une image qui intègre les contradictions, les tiraillements, les résistances face à l'instauration de ce nouveau mode d'être pour la science.



\*  
\* \*

Une fois dégagées les différentes strates de l'usage politique de la science cybernétique, nous avons maintenant les cartes en main pour aborder et résoudre notre deuxième question, celle des effets du contexte politique sur les concepts scientifiques. Vous reconnaissez là ce vieux serpent de mer, mais je crois toujours aussi effrayant, de l'articulation entre l'histoire interne des concepts et l'histoire externe. Ici encore, que nous apprend la cybernétique à ce sujet ?

Il me semble qu'il existe une liaison toute simple et très opérante, dès lors que l'on ne s'attache plus aux concepts pris un à un, et dont on chercherait en vain de quelle situation politique ils sont les reflets, mais lorsque l'on s'attache à l'ordre du discours dans son ensemble, aux choix des orientations de recherche, des programmes, à l'adoption d'un style scientifique.

A ce niveau la liaison est très simple à concevoir. Depuis la rupture du contrat qui le liait au NDRC, Wiener n'a eu de cesse de faire de la cybernétique une science civile ; autrement dit, d'arracher la cybernétique à l'orbite des recherches de guerre.

Il me semble que l'alliance caractéristique de la cybernétique avec les sciences de la vie et les sciences de la cognition ne peut pas se comprendre en dehors de ce contexte politique particulier. Que la cybernétique se soit développée sous la forme d'un programme de recherche interdisciplinaire, en intégrant une composante spéculative et philosophique qui était après tout nécessaire pour assurer le pont entre sciences de l'ingénieur, sciences du vivants et sciences de l'esprit, cette décision est clairement une décision qui comporte une composante politique.

Nous avons ici, je crois, un lieu où tout se tient : ce que Wiener appelait la militarisation de la science américaine et le régime de production des concepts, les grands engagements théoriques de la cybernétique. En prenant les choses par ce biais, la partition entre histoire interne et histoire externe s'efface largement : c'est tout le mode de production des concepts cybernétiques qui se prête à une interprétation politique ; mais ce qui vaut pour le mode de production des concepts ne vaut absolument pas pour les concepts pris un à un.

Je tiens à distinguer pour finir ce type de lecture politique de la science cybernétique de l'exercice que l'on trouve pratiqué par certains commentateurs, comme ceux de Katherine Hayles ou Céline Lafontaine, par exemple, qui consiste à interroger les propriétés politiques qui seraient détenues par les concepts eux-mêmes. La stratégie de lecture consiste à rechercher directement dans les concepts les traces d'une signification politique. Je pense par exemple à ce que l'on peut trouver chez Hayles à propos du concept d'homéostasie, qui est expliqué comme un ajout destiné à faire barrage à l'éclatement du sujet de l'humanisme libéral classique qui serait impliqué par la cybernétique. Autrement dit ce type de lecture conduit à privilégier un sens politique caché au sein des concepts eux-mêmes ; sens politique caché qui n'aurait pas été accessible aux auteurs de l'époque. Le défaut, à mon avis, de ce type de lecture politique trop rapide, c'est qu'il conduit à occulter la dimension effective de des engagements de l'époque, en particulier de l'engagement de Wiener qui ne peut plus être traité que comme l'expression d'un humanisme plat et dérisoire, en deçà des enjeux politiques réels de la cybernétique que seuls des commentateurs bien armés pourraient discerner.

Pour conclure, cette analyse des rapports entre science et politique dans le cas de la cybernétique nous permet de toucher du doigt ce qui est sans doute le grand paradoxe de cette science. En un sens, la cybernétique a échoué, et même lamentablement échoué sur le plan scientifique, ne parvenant pas à se constituer en une discipline en bonne et due forme, avec ses lieux institutionnels, une capacité à engendrer sa propre tradition. En même temps, cet échec de la discipline, qui n'est pas étranger à son positionnement politique, cet échec est contemporain d'une immense réussite dans la diffusion de ses concepts et de ses schèmes conceptuels, que l'on songe à l'idée omniprésente aujourd'hui d'un traitement de l'information. Mais cette diffusion s'est opérée sans mémoire, sans qu'y soit attaché le nom de la cybernétique. De cette diffusion sans mémoire nous sommes encore les héritiers. Si nous voulons comprendre les enjeux de ce qui est une bonne partie de notre discours contemporain, nous avons tout intérêt à revenir à cette bonne vieille cybernétique trop mal connue et trop longtemps oubliée.